

LIVRE QUATRIÈME

ANTONIN

(161-192)

CHAPITRE PREMIER

APOGÉE DE L'EMPIRE ROMAIN — SA PUISSANCE

Il faut toujours que nous commençons par la même plainte. Le nom d'Antonin est resté, dans l'antiquité romaine, merveilleusement populaire; son époque était une époque lettrée et qui a dû laisser bien des monuments. Et cependant, de ce siècle si savant et de ce prince si honoré il nous reste fort peu de chose. Parmi les règnes qui ont quelque importance, c'est peut-être le plus imparfaitement connu de la postérité. Quand est venue la grande conflagration du cinquième siècle, on a choisi à la hâte, parmi les richesses du génie humain, celles qu'on essaierait de conserver; le loisir, la liberté d'esprit, le parchemin étaient rares; pour un manuscrit qu'on a recopié, on en a laissé

LIVRE QUATRIÈME

ANTONIN

(161-192)

CHAPITRE PREMIER

APOGÉE DE L'EMPIRE ROMAIN — SA PUISSANCE

Il faut toujours que nous commençons par la même plainte. Le nom d'Antonin est resté, dans l'antiquité romaine, merveilleusement populaire; son époque était une époque lettrée et qui a dû laisser bien des monuments. Et cependant, de ce siècle si savant et de ce prince si honoré il nous reste fort peu de chose. Parmi les règnes qui ont quelque importance, c'est peut-être le plus imparfaitement connu de la postérité. Quand est venue la grande conflagration du cinquième siècle, on a choisi à la hâte, parmi les richesses du génie humain, celles qu'on essaierait de conserver; le loisir, la liberté d'esprit, le parchemin étaient rares; pour un manuscrit qu'on a recopié, on en a laissé

moisir vingt; les classiques du temps des Antonins, moins célèbres, ont été sacrifiés aux classiques du siècle d'Auguste; les longs écrits ont été sacrifiés aux abrégés, les originaux aux extraits. Les abrégiateurs sont demeurés les maîtres du terrain.

Dans ce naufrage, la mémoire d'Antonin a été des plus malheureuses. L'abrégiateur Capitolin, qui réduit Hadrien à une douzaine de pages, réduit Antonin à cinq ou six. Les abrégiateurs plus sommaires, Eutrope, Aurelius Victor, qui réduisent les autres Césars à une page, réduisent Antonin à quatre lignes. Dion Cassius, qui a sauvé tant de parties de l'histoire romaine, nous manquait déjà pour Trajan et pour Hadrien; mais nous avions son abrégiateur, Xiphilin. Pour Antonin, Dion Cassius, perdu dès le onzième siècle, a manqué à Xiphilin lui-même, et nous n'avons ici ni l'original, ni l'abrégé. Tous ces chroniqueurs sont unanimes pour faire son apothéose et pour écourter son histoire. Jamais prince n'eut aussi bon renom et ne fut, dans le détail, aussi peu connu.

C'est qu'en effet cette histoire n'est pas de celles qui restent dans la mémoire des hommes. Antonin ne fit pas la guerre; il n'y eut sous son règne ni conquête au dehors, ni agression étrangère, ni lutte civile, ni révolution, ni sédition; à peine un complot étouffé dès sa naissance et puni avec douceur; à peine un tremblement de terre et une disette. Il n'y eut pas de ces désastres qu'il n'est point au pouvoir des hommes d'oublier. Le genre humain fut trop heureux pour se souvenir. En général, la reconnaissance n'est point bavarde.

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires,
Apôtres de l'humanité!

A vrai dire, l'histoire d'Antonin n'existe pas. La série des événements nous est inconnue; ce que nous pouvons faire, ce n'est qu'un tableau, une esquisse, pour mieux dire. Heureux, a-t-on dit, les peuples dont l'histoire ennuie; plus heureux les peuples dont l'histoire a pu s'oublier!

Titus Aurelius Fulvius Boionius Arrius Antoninus¹, qui, depuis son adoption par Hadrien, avait ajouté à ces noms ceux d'Ælius Hadrianus Cæsar, était né, comme Trajan, d'une famille jadis établie hors d'Italie; ses parents avaient habité la ville puissante de Nîmes, dans la Gaule. Sa famille s'était depuis transportée dans la péninsule et y avait continué la vie simple, rustique, parcimonieuse des colons provinciaux. Elle avait grandi néanmoins; son père et son aïeul avaient été consuls; son aïeul maternel, Arrius Antoninus, avait été en outre proconsul d'Asie et y avait laissé un certain renom.

Antonin lui-même avait suivi comme ses aïeux la carrière des honneurs. Il avait été questeur, préteur, consul; chargé, comme consulaire du gouvernement d'une partie de l'Italie, puis proconsul en Asie, où il avait retrouvé et dépassé la bonne renommée de son grand-père; puis, à son retour à Rome, il y avait été retenu par Hadrien, qui l'appelait souvent à son conseil.

Malgré ces honneurs, il avait échappé au faste et au

¹ Né à Lanuvium le 17 septembre 85, fils d'Aurelius Fulvius, consulaire, originaire de Nîmes, et d'Arria Fadilla. Questeur... préteur... consul en 120, 159, 140, 145, proconsul d'Asie... (V. *Digeste*, XLVIII, tit. III, l. 16), adopté par Hadrien en 158. — Revêtu de la puissance tribunitienne à partir de janvier 158. — Auguste le 10 juillet 158. — Surnommé *Pius* à cette époque. — Meurt le 7 mars 161. — Voy. Xiphilin, LXXI; Capitolin, *ibid.* Il y avait de lui des discours qui sont perdus. Il nous reste des lettres adressées à Fronton.

dévergondage de la Rome impériale. On nous le peint comme un bonhomme, un homme simple, un campagnard; quittant à grand'peine pour les pompes de Rome sa villa de Lorium, en Étrurie (près de Palo), où il était né et où il devait mourir; s'y amusant à la chasse, à la pêche, faisant ses foins et ses vendanges, à la manière des anciens Romains, qui aimaient beaucoup la campagne pour l'agrément, mais plus encore pour le profit. Cette vie patriarcale, en effet, avait enrichi Antonin; de plus, son tendre dévouement envers sa famille l'avait enrichi d'une autre façon: il avait recueilli l'héritage de son beau-père, de son cousin, d'autres parents. C'était une manière de faire fortune qui, en ce temps où le célibat était fréquent, la paternité rare, la succession directe souvent en défaut, est plus d'une fois mentionnée par les historiens.

C'était donc un gentilhomme fermier qui arrivait à l'empire; un homme riche, honoré, mais sans éclat et sans tapage, ayant plus de bonne renommée que de gloire. Ce fut là le trait distinctif de sa vie et de son règne; il n'eut, d'aucune de ses vertus, ni l'orgueil, ni l'ostentation, ni l'excès. Dans la vie privée, il était secourable, mais sans fracas. Il prêtait à ceux qu'il voulait aider de l'argent à 5 p. 100, taux inférieur au moins de moitié au taux ordinaire, évitant ainsi la tache de l'usure, qui est souvent la tentation de ces existences sobres, campagnardes et retirées. Dans la vie publique et dans les conseils d'Hadrien, il avait toujours incliné pour le parti de la clémence, mais de cette clémence il faisait honneur à Hadrien. Il avait de la richesse sans en abuser, de la beauté sans en être orgueilleux, des lettres sans être pédant, de l'esprit sans s'y laisser entraîner, de la simplicité sans affectation, au besoin du

luxue, mais non du faste. Hadrien, en l'adoptant, dit qu'il le choisissait comme l'homme le moins ambitieux, ou, selon l'expression vulgaire, le moins *faiseur*¹ qu'il connût. C'était bien là l'homme qui devait gouverner le monde et le rendre heureux, en laissant aussi peu de bruit possible dans l'histoire.

Du reste, lorsque Antonin monta sur le trône, le sénat lui décerna un titre qui devint dans le langage historique comme son nom propre et qui le peint bien: le sénat l'appela *Pius*. Ce mot impliquait le fidèle, mais surtout le tendre et modeste accomplissement de tous les devoirs. On ne disait pas seulement la *piété* envers les dieux, mais la *piété* envers le prince, la *piété* envers la patrie, la *piété* envers les parents; on disait même la *piété* envers les frères, envers les enfants, envers les amis, la *piété* envers les malheureux, la *piété* envers les hommes. Lorsque les sentiments de clémence, d'humanité, de bienfaisance entraient dans une âme païenne, c'était presque toujours à titre religieux et sous ce nom de *pietas*, dont notre langue a fait *piété* quand il s'agit de Dieu, *pitié* quand il s'agit des hommes. Épargner un ennemi vaincu, faire grâce à un proscrit, sauver un innocent, c'était acte de *piété*. L'homme *pieux*, c'était donc le païen épuré et élevé autant qu'un païen pouvait l'être, religieux envers les dieux, secourable envers les hommes, doux, calme, modeste, aimant; c'était l'homme pressé sans intérêt et vertueux sans orgueil, autant qu'il pouvait se rencontrer dans le monde antique.

Or c'était bien là Antonin. Les historiens hésitent à juger quel fait particulier lui fit décerner ce titre de *Pius*,

¹ Ἀπραγμολογήτων, Xiphilin, LXIX.

inusité avant lui. Il me paraît assez clair que ce fut sa conduite envers Hadrien. J'ai dit comment il avait pieusement gardé le chevet où s'agitait l'agonie de ce prince ; comment il l'avait protégé, avec un sentiment presque chrétien, contre la frénésie du suicide ; comment il avait pieusement adouci, trompé, consolé son désespoir ; comment, Hadrien mort, il avait pris soin de cette mémoire si poursuivie avec la tendresse d'un véritable fils, aux frais de sa popularité et de sa réputation de clémence. C'est alors certainement que le sénat lui donna ce surnom de *Pius*, la plus touchante épithète des langues antiques.

Toute la vie d'Antonin n'est que le développement de ce mot. Marc Aurèle le peint bien : doux, mais cependant inflexible ; cédant à propos, mais sachant se roidir ; ne donnant pas trop à ses amis et par suite ne les perdant pas ; mettant ordre à tout et ne faisant bruit de rien ; causeur aimable, sans être parleur excessif ou dangereux ; honorant les vrais philosophes, laissant en paix les faux, sans être leur dupe ; récompensant les artistes sans en être jaloux comme Hadrien ; encourageant les lettrés sans ambitionner la gloire littéraire ; imitant les mœurs antiques sans les contrefaire ; vis-à-vis des dieux sans superstition, vis-à-vis des hommes sans flatterie ; accueillant tout le monde, ne caressant personne, n'adulant pas et ne se laissant pas aduler ; rien de singulier, rien de messéant, l'esprit toujours serein, le visage toujours paisible, mais la contenance toujours ferme¹.

L'homme nous apparaît d'abord, préparé par sa vie de fermier toscan à cette simplicité qui était l'article premier

¹ *Pensées de Marc Aurèle*, 1, 16.

de la charte d'Auguste. Faire comme ses derniers prédécesseurs ; refuser les titres fastueux, refuser de donner son nom à un des mois de l'année (niaise flatterie qu'Auguste lui-même avait soufferte⁴) ; n'avoir ni gardes autour de lui, ni flambeaux sur son passage, ni statue en son honneur ; traiter ses amis en amis et ne pas même se fâcher quand ils refusaient ses invitations : cela ne lui était pas difficile². Il n'avait pas eu et il ne prit même pas le luxe d'un particulier ; il resta avec son vêtement commun, sa nourriture frugale, sa vie laborieuse ; le seul adoucissement qu'il finit par s'accorder dans sa vieillesse, ce fut un morceau de pain avant son audience du matin ; après cela il travaillait des heures entières. La santé de son âme faisait celle de son corps ; il se traitait par la vie réglée, par la sobriété, par la paix de l'esprit, non par les soins qui, en amollissant l'homme, appellent le médecin, mais par les soins qui, en fortifiant l'homme, écartent le médecin.

Voilà ce qu'il est à Rome. Mais où il faut le voir, c'est à la campagne, sous son toit paternel de Lorium, son seul caprice. Tout le luxe d'Antonin est d'embellir cette demeure, et de laisser dans sa famille, au lieu d'une villa qu'il a reçue de ses aïeux, quelque chose comme un palais, unique legs de son empire. Là seulement Antonin est chez lui. César y redevient fermier. Là, il quitte la pourpre ; sauf le jour où il va à *Tusculum*, il ne met pas la chlamyde impériale ; sa robe ordinaire est d'une étoffe simple, fabriquée à Lanuvium et achetée au prochain village³. Là,

⁴ Septembrem Antoninum et Octobrem Faustinum vocari recusavit. Capitolin.

² Marc Aurèle, I, 16, 17.

³ *Ibid.*

il vit de son bien, non du bien de l'empire; c'est la pêche de ses esclaves, la chasse de ses veneurs, le butin de ses oiseleurs qui alimentent sa table; sa liste civile n'a pas un sou à lui payer. Point de bâtiments somptueux, point de mets recherchés, point d'esclaves trop beaux, point de ces bains fastueux, étranges, à des heures inusitées, comme il est de mode de les pratiquer. On vit, là, familièrement et à son aise; on se promène le matin en pantoufles devant sa porte; on met, pour aller saluer l'empereur, non la toge et l'habit de cérémonie, mais le sagum, l'habit court du soldat et du chasseur. On monte à cheval pour chasser, on revient ayant pris ou n'ayant pas pris de sanglier, mais riant toujours. Les chants des vendangeurs, le hallali de la chasse, troublent la savante retraite où étudie Marc Aurèle. On va à la vendange, criant, s'agitant, riant des joyeux propos des villageois, soupant dans le pressoir; on dîne avec du pain et des sardines. César pêche à la ligne, César va à la palestine, César s'amuse des plaisanteries des bouffons, avec tout le monde, comme tout le monde et plus que tout le monde¹.

On cause même. Marc Aurèle, alors César et empereur futur, après avoir étudié la nuit et chassé le jour, vient s'accouder auprès du lit où sa mère fait la sieste. Ils causent de leurs amis: « Que fait à cette heure Fronton, mon cher maître? » dit le César. « Que fait sa femme, ma bonne Gratia? » dit la mère de César. « Que fait, réplique César, la petite Gratia, ma douce fauvette? » Et Marc Aurèle écrit tout cela à Fronton, dans ces lettres dont le goût littéraire n'est pas parfait, mais où l'amitié est si vive, si tendre, si

¹ V. en général Fronton. Ses Lettres, *passim*, de *Feris Alsensib.*, ep. 5.

réci-proque, si bien établie sur le pied d'égalité entre le précepteur qui n'est qu'un rhéteur africain, et son élève héritier des Césars.

Là, en effet, on s'aime. On aime ses amis, ses enfants, sa mère, sa femme même comme le dernier bourgeois de la voie Suburrane. On parle, entre philosophes, de sa petite Gratia et de sa petite Faustine, ces doux enfants, « notre salut, notre jour de fête, notre espérance, notre prochain espoir, notre vœu accompli, notre pleine joie, notre plus belle gloire; » voilà comme on les appelle. Le vieux rhéteur Fronton envoie par lettres ses tendresses à la petite Faustine, fille de Marc Aurèle, dont il « baise les mains blanches et les pieds potelés. » Une autre Faustine, femme d'Antonin, a bien donné quelques soucis à son mari, non, si je ne me trompe, par le désordre de ses mœurs, mais par l'indiscrétion de sa langue et le laisser aller de ses manières¹. Antonin l'aime pourtant, non-seulement il la fera déesse après sa mort (144), cérémonial poli qu'il n'aurait pu déceimment lui refuser; mais, elle vivante, il remercie du fond du cœur Fronton, qui a fait au sénat l'éloge de Faustine avec le sien, et il ajoute: « J'aimerais mieux vivre avec elle sur le rocher de Gyare que sans elle dans le palais². »

Là, enfin, on est libre. Antonin souffre la plaisanterie, et plus même que la plaisanterie. Il visite un certain Valerius Homulus, langue maligne et hardie. « D'où te viennent,

¹ Ob nimiam libertatem facilitatemque vivendi. (Capitolin.)

² Monnaie: *Concordiæ*. Antonin et Faustine, plus bas Marc Aurèle et Faustine la Jeune se donnant la main (du troisième consulat. 140-144). Sur l'apothéose de Faustine, voyez grand nombre de monnaies, et son temple sur la voie Sacrée encore debout aujourd'hui, où le nom d'Antonin a été ajouté au sien après coup.

lui dit-il, ces belles colonnes de porphyre? — Quand on est chez autrui, dit Homulus, on doit être sourd et muet. » Et Antonin se tait. — Antonin fait venir d'Orient, pour l'éducation de Marc Aurèle, un stoïcien nommé Apollonius. Apollonius arrivé à Rome, Antonin le mande au palais. « C'est au disciple à venir chez son maître, » répond impertinemment le philosophe. « En vérité, dit Antonin, Apollonius est singulier d'avoir bien voulu venir de Chalcis à Rome et de ne pas vouloir venir de chez lui au palais. » Ce fut là toute sa vengeance, et Marc Aurèle alla chez Apollonius. — Une certaine année, à Smyrne, le rhéteur Polémon a brutalement fermé sa porte à Antonin qui lui demandait l'hospitalité. Polémon vient à Rome, et Antonin, devenu empereur, ne l'en accueille pas moins avec mille égards, puis, se tournant vers ses esclaves : « Donnez, dit-il, un logement à Polémon, et que personne ne s'avise de lui en fermer la porte. » Cette patience était de bon goût chez un successeur de Néron et de Domitien.

Et, ce qui n'arrive pas toujours, la simplicité d'Antonin était sans affectation. Antonin, était, comme on disait au dernier siècle, *simplement simple*. Quand il trouvait sur son chemin l'aisance et le luxe, il les prenait sans plus de façon qu'il n'en mettait à s'en passer quand il ne les avait pas ; « sachant également se priver et jouir, tandis que la plupart des hommes ne savent ni se priver sans tristesse, ni jouir sans excès¹. » A plus forte raison, quand la pompe et la magnificence lui étaient commandées, aux jours de fêtes, de jeux publics, de spectacles, il les acceptait, « non pour s'en faire honneur, mais parce qu'il le

¹ Marc Aurèle, I. 46.

fallait. » Ce n'était pas un Romain de la décadence, avec sa robe de soie et son coussin de feuilles de rose. Ce n'était pas non plus un cynique, avec sa besace et son bâton.

Non, ce n'était rien d'extraordinaire, c'était seulement un empereur qui consentait à être homme. Après la mort d'un de ses précepteurs, Marc Aurèle pleurait, et quelques-uns de ces fidèles comme il s'en trouve dans les palais, courtisans de la royauté encore plus que des rois, trouvaient cet acte de piété contraire à l'étiquette impériale : « Laissez-le être homme, dit Antonin ; ni la pourpre ni la philosophie n'ôtent les affections de notre cœur. »

Laissez-le être homme. C'était là le besoin des peuples et le besoin des empereurs. On avait assez de l'existence surhumaine et inhumaine d'un Domitien et d'un Néron. Grâce à Dieu, ils étaient loin, eux et leurs Tigellin, leurs Poppée, leurs Calliste, leurs monstruosité de luxe, de cruauté et de débauche, leurs gigantesques orgies, leur vie impossible, leur abdication de la condition humaine et de sentiments humains. C'était un bonheur pour le monde de voir un empereur vivre, parler, penser, aimer ; que dis-je ! causer, saluer, marcher, chasser, pêcher, vendanger comme un simple mortel. On jouissait de voir cette royauté en *sagum* et en pantoufles ; on en jouissait jusqu'à la puérité, mais une puérité qui se comprend. Il fallait avoir vécu sous le régime néronien pour connaître tout le prix de cette simplicité qui sauvait des têtes. Et le pouvoir, à son tour, se sentait avec délices redevenir homme et savourait cette condition ordinaire de la vie que l'on ne dépasse pas sans payer cher son orgueil. Il jouissait d'effacer les abominables souvenirs de son ancienne apothéose ; il